

Le mois du lièvre

Le train entra en gare de Clermont-Ferrand avant le jour. Deux militaires encadraient l'employé chargé de ramasser les billets à la sortie. Quand je dépliai mon ordre de mission, ils me prirent en charge. Ils me placèrent dans un groupe d'autres jeunes gens débarqués du même train et, comme moi, encombrés d'une valise. On nous conduisit sur la place vers des camions en uniforme, sévèrement aménagés pour le transport des troupes. Le ciel, par dessus les montagnes, devenait vert.

Je ne connaissais pas Clermont-Ferrand. Je n'en découvris rien durant le court trajet jusqu'à la caserne, serré sous la bâche du camion. Mes compagnons, tendus, muets, devaient se sentir aussi abasourdis que moi-même. Que deviendrions-nous ? Deux mois de classe et puis la guerre en Algérie...

Je ne tuerai point. Je refusais toutes les guerres et d'abord, honte, celle-là hypocritement appelée pacification. Pas question d'y prendre part. Comment ? Je ne savais pas, je n'avais préparé aucune stratégie. Seulement, je me tenais étranger à moi-même, calmement prêt à mourir.

À vrai dire, j'ai oublié la plupart des détails matériels de ces journées-là.

La caserne ressemble à toutes ces casernes de France, de celles qu'on aperçoit au-delà de leurs grilles, lieux gris de la mémoire des pioupious d'avant 14-18 : de lourds bâtiments républicains, posés dans une immense cour empierrée, illuminée d'un vide que souligne l'ombre de deux platanes. Cette cour sert aux rassemblements, aux exercices de défilés. Dans la journée, pendant nos heures de loisir, un ou deux troufions en punition y ramassaient les mégots, les feuilles, quelques papiers froissés. Ils trébalaient une corbeille de bureau, examinaient le sol sans lever les yeux. Du manège de ces condamnés émanait une rare qualité d'humiliation. Pourquoi les fumeurs persistaient-ils à jeter leurs mégots à terre n'importe où ? Il suffisait de s'en abstenir pour éviter cette honte à deux d'entre nous.

On m'affecta dans une chambrée d'une dizaine de lits, au deuxième étage du bâtiment principal. Chaque recrue y disposait d'une étroite, d'une bruyante armoire métallique, fermée à clé par un cadenas personnel.

La distribution d'uniformes eut lieu dès notre arrivée. On nous fit passer dans une pièce où des planqués prenaient nos mensurations. Ils nous dirigeaient ensuite vers un long comptoir. Chacun y touchait le paquetage : uniforme de parade, treillis, casque, chaussures, chemises, cravate, sous-vêtements. Le tout, kaki. Réglementaire. Et un sac à dos.

- Tout devra tenir dans le sac ! lança l'officier.

Cependant, on nous ordonna d'examiner si les tailles indiquées correspondaient bien à nos mesures. Aucun échange n'interviendrait par la suite ! J'avais reçu des brodequins manifestement trop petits, je m'en aperçus au premier coup d'œil. Le préposé me les échangea sans vérifier.

Il fallait tout de suite revêtir le treillis.

- Obligation de porter l'uniforme. Même à l'extérieur. Y compris pour partir en permission : dans les trains et même au cinéma, seul le personnel en tenue bénéficie des réductions accordées aux militaires. Les vêtements civils doivent tous disparaître. Sous peine de punition si on les retrouve à l'intérieur de la caserne.

Les conscrits s'affolaient.

- Ordre de vous en débarrasser.

- Comment les renvoyer chez nous ? On pourra aller à la poste ?

- Les premières semaines, pas le droit de sortir. Consignés au quartier ! A vous de vous débrouiller.

En sortant du vestiaire, nous passions devant un guichet où, comme un dessert, chacun recevait une poignée de paquets de cigarettes, ration hebdomadaire, des gauloises *caporal* en emballage kraft.

Je commençais à distinguer mes compagnons. Je les trouvais plutôt jeunots. Bien sûr, à coups d'inscriptions bidon en différentes écoles supérieures, j'avais réussi à étirer mon sursis "pour études" jusqu'à l'extrême, jusqu'à 27 ans et eux pour la plupart atteignaient tout juste la vingtaine. De braves types. Obéissants. Décidés à subir. On en rabâchait tant sur le service "qui fait de toi un homme, mon gars!"

Un caporal dirigeait la chambrée, haricot déverdi, un peu mou, un peu filandreux et courbe, comme s'il voulait se faire oublier de commander pour des histoires de caleçons. Il nous montra comment disposer les paquetages selon le règlement dans notre armoire métallique.

- Et pas n'importe quel foutoir. De l'ordre ! Z'avez intérêt : coupez pas d'une inspection du lieutenant. Dans les trois jours. Gaffe au gniouf !

Il annonçait le lieutenant comme Damoclès contemplait son épée. Je comprendrais plus tard pourquoi.

- Entraînement ! Chacun passe l'inspection chez son voisin !

Ainsi apprit-on à se connaître entre compagnons de chambrée. À cette époque-là, les garçons ne s'appelaient pas par leur prénom, nous laissions ces façons aux filles. Comme à l'école, chacun lança virilement son nom de famille. Les sympathies s'établirent d'emblée. En face de moi, Calmels avait l'accent de l'Aveyron, ses allures de berger sage s'accommodaient mal de l'engoncé de l'uniforme. Il faisait vraiment déguisé là-dedans. À gauche de mon lit, Bernabé se joignit vite à nous, vif-argent nanti d'un nez lancé en coupe-vent qui donnait à ce petit gars de Bourg-en-Bresse des airs très calabrais. De secrètes musiques l'habitaient, il marchait comme on danse et même après qu'on lui eut rasé le crâne, il continua à rejeter d'un coup de tête en arrière une mèche de cheveux imaginaires.

À peine avons-nous eu le temps de nous apercevoir en nos habituels visages chevelus. Pas de poux chez les militaires ! Les tondeuses attendaient tous les nouveaux. sans exception : tant pis pour les fayots qui avaient pris de l'avance chez leur coiffeur de famille, ils y passaient aussi, ils en ressortaient avec la boule encore plus à zéro que les artistes de mon acabit où il y avait tant de tignasse à ratiboiser qu'on faisait grâce de quelques millimètres.

- Tu fais quoi dans le civil, toi ? Coiffeur, vraiment ? demandai-je au sanguin appliqué à me tondre.

- Charcutier.

J'éclatai de rire. Lui aussi.

- Tu auras au moins appris un nouveau métier.

- Bof! moins que tu crois. On rase aussi, en charcuterie : la couenne du cochon avant de le débiter !

Le lieutenant de notre section pétait sec. Un gaillard athlétique, menton carré et regard droit, très magazine. Nous devions avoir le même âge. Cette jeunesse le piégeait : il craignait de ne pas se faire obéir, aussi en rajoutait-il dans la discipline. Je le sentis au premier regard. Il fit l'appel. Un léger silence suivit mon nom, je compris qu'il m'avait déjà repéré. Un dossier m'avait-il précédé ? J'avais répondu systématiquement faux aux tests de recrutement. Peu crédible chez un sursitaire. L'avait-on remarqué ? L'avait-on signalé ?

On nous organisa en lignes, en quinconces, en rangs par deux, par quatre, par huit. Je me trouvais à côté de Calmels et Bernabé juste devant moi. Clins d'œil de satisfaction. On apprit repos, garde-à-vous-fixe, « menton tendu, Nom de Dieu ! » comment saluer, comment défiler au pas cadencé.

Les nouvelles sections de la compagnie s'activaient aussi dans la cour. Les commandements fusaient dans tous les coins. Il faisait un joli soleil, très sec, très

chaud sous nos treillis et nos pas levaient une poussière blanchâtre qui desséchait la peau. Puis, peu à peu, les autres rangs se dispersèrent. Mais notre lieutenant n'avait jamais vu des empotés pareils, il aboyait de recommencer la manœuvre et nous nous retrouvions encore à l'exercice devant nos camarades bras ballants.

- Pas assez appliqués, les petits gars ! Hérité de fameux enfoirés !

Nous avons beaucoup à apprendre.

- Et vite ! Vous rendrai opérationnels, moi ! En dix semaines, pas plus. Votre mission n'attend pas : pacifier l'Algérie... Allez, rompez !

Au rez-de-chaussée qui mène vers des bureaux, le hall de l'immeuble central proposait une petite exposition pédagogique, faite de planches photographiques, de textes agrandis montés sur des panneaux métalliques en accordéon. Il s'agissait d'Histoire contemporaine.

Un de ces panneaux présentait le Socialisme : sa naissance au 18e siècle chez les philosophes (portrait de Jean-Jacques Rousseau), son évolution et son expression politique (portrait de Jean Jaurès), ses développements récents avec le National Socialisme de Hitler et l'International Socialisme de Staline (photo de régiments allemands défilant sur les Champs-Élysées).

Le réfectoire se trouvait dans la seconde cour, derrière le bâtiment principal. Pour y entrer, il fallait faire la queue au dehors, en plein air, sous la surveillance de quelques caporaux qui obligeaient les resquilleurs à respecter les rangs. Les tablées de huit se complétaient au fur et à mesure des arrivants. Des préposés poussant leur chariot dans les travées distribuaient alors les plats. Cela ressemblait aux internats de mes années adolescentes, même assiettes transparentes en pyrex, même plats en alu sonore, même consistants aliments avec, cependant, pour tempérer le bourratif, un souci de salade verte, d'ailleurs boudée par les mangeurs. Sur chaque table, deux litres de rouge capsulés. On pouvait demander du rabiote.

Une fois seulement, le premier jour, j'ai touché à la nourriture. Ensuite, j'entrais, je prenais place à une table, jamais la même, et je retournais ostensiblement mon assiette. « Je ne peux pas manger ça. » disais-je.

Jouxtant le réfectoire, il y avait un endroit qu'on appelait "foyer", vaste pièce où s'égarèrent cinq, six tables et quelques chaises en tube, passablement malmenées. Un bar. On y vendait des canettes de bière. Ouvert après le repas du soir seulement. L'éclairage faiblard pour faire tamisé rendait le lieu sinistre. Au mur, des affiches écornées vantaient l'armée qui "donne un métier". J'y entrai une fois, j'en ressortis aussitôt.

Je m'étonnais d'éprouver un certain attendrissement à l'atmosphère d'une chambrée

virile. J'y retrouvais pourtant le climat de ces pensionnats où j'avais passé plus de la moitié de ma vie d'alors. Haïssable coup de jouvence. Mes compagnons ne partageaient pas ma nature insomniaque que les exercices du jour ne domptaient guère. Eux, il leur suffisait de s'étendre, aussitôt ils ronflaient. J'écoutais leurs sommeils conjugués : ils soupiraient, ils grinçaient des dents, ils rêvaient en murmures de tendresse, en éclats de peur. Je souriais. Le caporal dans son coin près de la porte gémissait dans ses songes. Tout à l'heure, cet échelas m'avait entrepris :

- Tu as fait des études, toi, hein ?

- Ça se voit tant que ça ?

- Tu as de la chance. Tu vas suivre les écoles d'officiers !

- Pour conduire des types au casse-pipe ? Très peu pour moi.

- Six mois à suivre les E.O.R., couillon, tu vois la planque ? Ça retarde ton départ en Algérie. Toujours ça de gagné. Regarde-moi : pourquoi je fais caporal, crois-tu ?

Et maintenant, ce combinard coulait en rêve une plainte de bête blessée.

Le lendemain matin, je me levai le premier et commençai à boire abondamment au robinet des lavabos. Je ne pris pas la peine d'aller déjeuner au réfectoire mais toute la caserne me remarqua : ostensiblement à l'écart, assis par terre sous un

platane de la cour, à l'aube, je lisais. J'avais emporté *Lettres à un jeune poète*, de Rilke. Ce volume se glissait facilement dans une poche. Le caporal s'approcha de moi à grands pas, écarlate.

- Tu vas pas manger ?

- Pas faim.

- Le lieutenant t'a repéré. Il me fait du bintz.

- Je préfère lire, rester seul. Interdit par le règlement ?

- Tu te compliques la vie, mon vieux. Tu me la compliques aussi.

Je souris.

Bien sûr, je ne savais pas comment j'allais mourir mais déjà, victoire sur moi-même, la peur ne me touchait pas. Je leur foutrais le bordel. Je parlerais le moins possible, la parole ouvre brèche aux concessions. Je demeurerais planté dans mes remparts de courtoisie muette : sourire, silence inquiet, désarment.

Pendant les exercices du matin, pas cadencé, claqué-de-talons, garde-à-vous, salut réglementaire, maniement du fusil, je m'efforçais de ne jamais me confronter au regard du lieutenant. Il m'observait, je le sentais bien. À un moment, il surgit devant moi, se posta à quelques centimètres de mon visage. «Menton levé ! Menton fier, j'ai dit ! » Il hurlait dans mon nez. Non, je ne planterais pas mes yeux dans les siens, comme il le cherchait. Je fixai son front. En même temps, j'expirai lentement, je le repoussais de mon

souffle, vieux truc d'acteur pour exprimer la répugnance.

À la mi-journée, je suivis le mouvement des troupes au réfectoire. Je me posai à un bout de table. Sans me servir, je repassais les plats venus jusqu'à moi. Je me contentais de boire de l'eau, beaucoup. Je ne parvenais pas à noyer les crampes qui me déchiraient le ventre.

- Ça ne va pas ?

- Ici, l'eau des volcans, un grand cru. J'en profite.

Puis je me dressai et, ostensiblement, traversai le réfectoire vers le soleil au dehors.

Les cours théoriques avaient lieu l'après-midi. Toujours le lieutenant comme instructeur, aidé par les caporaux pour les travaux pratiques. Par exemple, démonter un fusil, nommer ses composants, le remonter. Les armes enchantaient la plupart des recrues. « A combien de mètres ça tue ? Vaut mieux viser la poitrine ou la tête ? Résistance au gilet pare-balles ? » Ils maniaient crosses et gâchettes avec joie familière. Leurs questions techniques révélaient leur fascination pour les procédés du meurtre. Cela m'étonna beaucoup.

Le lieutenant se transforma ensuite en professeur d'Histoire. Il nous retraça le passé du régiment auquel nous avions l'honneur d'appartenir. Hé bien ! il s'agissait d'un régiment semi-disciplinaire, ce qui signifiait que dans cette caserne, la discipline s'exerçait plus sévèrement qu'ailleurs. On y enrôlait les fortes têtes. L'auditoire en parut flatté. Pourquoi

cette sanction affligeait-elle le régiment ? Hé bien, parce qu'au début du siècle, la troupe avait une fois présenté les armes la crosse en l'air, signe grave d'insubordination. Pourquoi cette révolte ? Nous ne le saurons jamais. La punition s'en perpétuait à travers les années, voilà tout. Nous aussi en subirions l'opprobre, cet héritage ne me déplut pas. Cependant, notre régiment avait aussi accompli quelques faits d'armes exceptionnels, j'ai oublié lesquels, dans quelle guerre. Autre legs, nous en portions la gloire sous forme d'une fourragère, tresse verte qui ceignait l'épaulette de notre uniforme de parade. .

Relatant l'histoire de son régiment, le lieutenant s'en vint à évoquer la bataille d'Hondschoote qu'il prononçait "onchote". Or pour y avoir joué la comédie en tournée, je savais que le nom de ce bourg tranquille se prononce à la flamande, quelque chose comme "Ond'skôte". Je levai le doigt comme un bon élève égaré au fond de la classe. Le lieutenant stoppa net son discours, me donna la parole. Je m'entendis lancer cette cuistrerie par dessus les têtes rasées :

- On prononce "On'd skôte" !

- Merci !

Tous les yeux se tournèrent vers moi. Que cherchait-il, ce type qui corrigeait publiquement notre professeur-lieutenant ? L'autre reprit son cours avec moins d'assurance.

Plus tard, Calmels le berger me glissa : « Tu te dégonfles pas, toi ! » Il traduisait à peu près ce que les autres ressentait. Pire, je n'éprouvais aucune honte

de ce pédantisme qui ne me ressemblait guère : avais-je le choix des armes ?

Dès que nous disposions d'une minute de liberté, je marchais dans la cour, solitaire. J'écoutais le nouveau jeûne s'emparer de mon corps, étrange sensation. Cela ressemble à un vide velouté qui tapisse la poitrine, s'assoit sur le ventre et se prolonge en bouche comme un appel vaguement sucré sur le fond de la langue. J'avais déjà dépassé les crampes impérieuses, primes souffrances de la faim, quand l'estomac se mord, exige et se rebelle. Cette douleur m'avait obsédé deux longues journées puis dès le troisième jour d'abstinence, je n'éprouvais plus rien de constamment insupportable, un alanguissement s'emparait peu à peu de mes profondeurs. Je planais. Cela ressemblait déjà à l'ivresse.

Je buvais des litres aux lavabos à l'heure des repas. L'eau noyait un peu cette faim qui taraudait. Bernabé m'attendait à la porte du réfectoire. Il m'attendait par amitié - et aussi tenu par le devoir de charité : il ne m'avait pas caché sa foi chrétienne. Je jouais familièrement avec ma mort, cette attirance le révoltait. Il me surveillait, il m'accompagnait. À vrai dire, sa présence m'apportait apaisement. Je m'asseyais à une table, n'importe laquelle. Je retournais mon assiette, gloriole ! Les odeurs de nourriture sous mon nez, tentation de Tantale, m'inondaient d'une délicieuse fébrilité : la rage me tordait de me précipiter sur ces gamelles de pâtes au

jus. En même temps je savourais ma maîtrise d'y résister. Je me trouvais héroïque.

- Tu bouffes rien ?

- Tu le vois.

- T'aimes pas ça ?

- Je ne sais pas, je n'y ai pas goûté.

- Remarque, tu perds rien !

- Il a rien bouffé depuis trois jours, précisait Bernabé à l'auditoire. Je sais pas comment il tient.

- Tu veux te foutre en l'air ou quoi ? me demandait-on.

- Tu as tout compris, camarade.

Alors la tablée sombrait dans le silence. Ils reconnaissaient le cinglé qui lisait à l'aube sous un platane quand tout le monde se précipitait au jus d'chaussette. J'écopais de regards en dessous, inquiets. Ils continuaient à avaler, mais de travers, comme un reproche.

Plus tard, dans la cour du quartier, Calmels nous rejoignait. Nous tirions sur nos cigarettes. Les autres conscrits tournaient entre les murs.

- Comment tu te sens ? demandait Bernabé.

- Je me sens calme. Léger et calme. Je sens mieux mon âme, déjà. Bientôt, ma secrète part d'ange, je vais l'atteindre.

Le troisième après-midi, entraînement d'un genre nouveau. Cela se passait par petits groupes sur un terrain gazonné au-delà du cantonnement. Une demi-douzaine de gradés aux liserés étincelants nous

enseignèrent le principe, l'usage et le jet des grenades explosives. Comment dégoupiller d'un coup sec, comment lancer à bout de bras, plonger aussitôt. Il fallut s'entraîner un à un devant cet aréopage. La tête me tournait. J'avalais ce vent vert, ce soleil rasant, cette vigueur qui coulait des montagnes proches. À mon tour, je saisis le leurre de grenade et, me démenant comme un singe, je le balançai en plein sur le groupe des officiers. Ils n'eurent que le temps de s'écarter, mon tir les frôla, ils crièrent d'indignation à un geste si manifestement volontaire. Je pris mon visage le plus contrit, je me battis les flancs de maladresse à la manière d'un paillasse, oui, tout à fait le jeu qu'acteur je donnais dans *'La Cinquantaine'* de Courteline. Le public troufion éclata de rire. Les officiers, eux, s'agitèrent mais l'un d'eux retint celui qui, furieux, se ruait vers moi pour je ne sais quelle correction immédiate. Que lui murmura-t-il ? Que ce postulant seconde classe n'avait pas toute sa tête ? Cela me confirma qu'on m'avait repéré. On me mit à l'écart, me dispensant sur le champ de cet entraînement de grenade.

Le quatrième jour de mon jeûne, cinquième d'encasernement, la compagnie au complet partit en manœuvres dans la montagne. Réveil avant l'aube. Il fallut bondir sur nos habits de route, jeter le paquetage sur le dos, en bandoulière l'acier du fusil, s'aligner en rangs sous la nuit. Le casque, les ombres électriques taillaient les visages, les moues encore

enfantines prenaient l'air farouche. Départ au pas cadencé qui se défait en allure de marche. On longe en silence les rues d'un faubourg plat. Nous marchons dans le sommeil des riverains, des fenêtres s'éclairent à notre passage. Sitôt quitté la ville, la route monte, le ciel blêmit au delà de la silhouette des dômes. Des chants partent des rangs. Le lieutenant les encourage. La troupe s'égosille à *dix éléphants sur une toile d'araignée*. Quand les éclats de colo s'essoufflent, je gonfle ma voix de théâtre et j'entonne le chant de Mère Courage.

*"Mon capitaine, assez d' famine
Tes fantassins crèvent de faim"*

Que raconte-t-il, le fada, avec son histoire de capitaine et de fantassins ? Les gars se taisent autour de moi, tendent l'oreille.

*La Mère Courage a de la farine
Et pour le cafard elle a du vin*

- Où tu vas chercher ça ? me demande Calmels. Je la connais pas.

Pardi, le chant de Brecht ! Mais très vite, il accompagne mon chant en faisant "la, la, la" et Bernabé enchaîne, son voisin aussi et un autre encore, joli massacre musical à nous tous, lorsque je comprends pourquoi ils donnent de la voix : le lieutenant a remarqué qu'il se passait quelque anomalie dans sa troupe, il s'approche, il écoute. Je pousse le son.

*Un boulet dans un ventre vide,
Mon Capitaine, fait malsain*

A-t-il vraiment discerné les paroles de Brecht, si accordées au pas de nos godillots ? Difficile pour lui de réduire au silence un chœur qu'il vient de susciter. J'enchaînais avec le couplet où *bataille* rime avec *piétaille*. Je songeais aux inflexions de l'immense Germaine Montéro, j'accompagnais sa voix dans le souvenir. Enfin, le lieutenant s'aperçut que seul je chantais, que mes camarades maquillaient leur souffle pour mieux écouter cette curieuse goulante qui leur passait sur le barda en la verdure de l'aube. Il sentit le subversif de la situation. Il ordonna qu'on se reposât de chanter, tout cela faisait trop brouillon, il commanda de nous taire, fini la récré chorale, l'ordre en passa de l'un à l'autre et moi je profitai de ce silence-là pour, fayot déclamatoire, gueuler en majuscules à travers l'anonymat des rangs : « Silence, Humanité ! Silence ! le Chef ordonne le Silence ! »

En montagne, le brouillard ne se leva guère ce jour-là. Il s'effiloçait dans un paysage de taillis, de rocs, de courtes landes. On nous divisa en deux équipes, nous allions jouer à la guerre. Stratégie : notre camp aurait pour base un cercle de rochers, s'y regrouper en cas de besoin. Nous devions conquérir le fortin ennemi, quelque part de l'autre côté de la montagne. Nos officiers nous y conduiraient en déchiffrant les cartes d'état-major.

On nous déploya. J'avancais avec peine. Il s'agissait de balayer tout un flanc de l'adret. Je n'y montrai aucun zèle. Les autres me distancèrent vite.

Je grimpais droit derrière eux. Je les perdais parfois de vue, me repérant alors aux craquements des branches sous leurs godillots, aux roulements des cailloux qui m'indiquaient leur progression.

Soudain, j'entendis remuer dans un fourré devant moi. Des froissements d'herbe et de feuillage. Des animaux en amour ? Je m'approchai. Une fourrure rousse tressautait. J'aperçus un lapin, non un lièvre, un jeune lièvre, tout juste un lapereau. Flamme affolée, il bondissait, retombait aussitôt sur le flanc, se remettait d'aplomb, rebondissait à nouveau. En vain. Il ne pouvait pas échapper. Que lui arrivait-il ? Je m'agenouillai, plongeai sous les buissons. Lorsque je tendis la main vers lui, il se recroquevilla, vaincu. Je touchai sa fourrure mouillée, je le caressai, croyant le rassurer. Son cœur cognait sourdement sous mes doigts. Je le retournai, je compris. Un fil de métal souple enserrait une de ses cuisses. Un collet ? Je n'avais jamais vu de collet. Ce fil s'attachait au tronc d'un arbuste et le retenait prisonnier. Le lapereau s'agita pour se dégager de mon étreinte. Je lui plaquai la tête dans la mousse, l'obligeai à demeurer immobile. Je desserrai le nœud coulant, le fis glisser le long de sa patte et le lui retirai. Alors seulement, j'enlevai mes mains. Le lapereau ne bougeait plus. L'avais-je estourbi ? Je lui flanquai une pichenette mais plus rapide, il sauta hors de ma portée, jaillit des broussailles, fit quelques bonds, s'étala sur l'herbe rase, s'élança à nouveau et détala pour de bon. Il disparut de ma vue.

Je me remis debout. Silence devant moi. Alors, oui, beau lièvre, j'avais bel et bien perdu mes camarades. Chic ! À l'heure du rassemblement, mon caporal s'apercevrait de mon absence, mon lieutenant se rongerait les sangs, mon colonel convoquerait l'état-major, les armées battraient la montagne, tout ça pour retrouver ma petite pomme. Je bénéficierais d'un blâme, d'une consigne au quartier, d'un passage en conseil de guerre, que sais-je ! Condamné comme fellagha ! Fusillé pour désertion ! Trop d'honneur, mon général !

Je cueillis quelques feuilles alentour, j'entrepris de les mâcher. Je m'adosais contre un roc. Les feuilles mettaient en bouche une raideur de chlorophylle dont rien ne tombait dans le ventre, sinon une sorte de vide douloureux. J'essayais de l'herbe. Elle me parut plus douce, surtout la tige des graminées comme je les mâchais enfant, en nos jeux de dînette, gardant les vaches avec Finote de chez Peillou.

La maison villageoise où habitaient mes grands-parents paternels en Ariège, s'appelait "Lébraout", ce qui signifie "lièvre" en patois. Selon l'usage local, ce nom servait de sobriquet à la famille. Là-bas, je ne déclinais jamais mon identité selon l'état-civil, cela n'aurait rien indiqué à personne mais il suffisait de m'annoncer comme "le petit de Lébraout", le petit du Lièvre, pour que, gamin à l'accent d'une ville lointaine, je retrouve ma place d'origine en notre vallée. Le lièvre nous servait de totem, en quelque sorte.

Je ruminais ces vieux foins lorsque, plus haut, dans mon dos j'entendis des remue-ménage de branchages, des cris, des galops, des souffles, une harde déboulait en catastrophe. Les nôtres refluaient en déroute.

- Planque-toi ! Ordre de se tirer !

- Repli à la base !

Je ne me pressais pas de les suivre. Les poursuivants me collèrent aux talons.

- Bras en l'air ! Pose ton arme !

Trois mousquetaires m'entouraient, le fusil braqué sur ma poitrine. Je ne levai pas les bras pour me rendre à l'ennemi. Alors ils me tuèrent.

- T'as plus le droit de bouger.

Je leur tournai le dos et continuai mes pas, histoire de ne pas obéir à leur jeu. Un poing me poussa à l'épaule. Je tombai à genoux dans l'herbe et mon casque glissa à mes pieds. Alors ils me reconnurent.

- Le fantôme du réfectoire !

Ils s'éloignaient en rigolant. Je m'assis sous un prunellier, tirai *Rilke* de ma poche et entrepris de le relire. Avec peine. J'espérais que les mots calmeraient ma fringale, me feraient oublier ce tiraillement agrippé au centre de mon corps par la vivacité de la montagne. Mais je parvenais mal à me concentrer. Je recommençai à mâcher de l'herbe.

Leur guerre cessa à midi pour la trêve du pique-nique. Je descendis vers les distributions de vivre, rassemblement obligatoire. Je ne fis pas la queue. Je me posai non loin sous un buisson. Des officiers certainement importants à en juger par les galons

dorés qui ficelaient leurs manches, m'aperçurent lisant. Ils en parurent surpris.

- Que fout-il à lire ici, celui-là ? Encore un intello !

Je me souviens avoir vu l'un des gradés porter la main à son front pour signifier que quelque dérangement me touchait la tête. Je me souviens d'en avoir tiré satisfaction : chic, repéré! Je me souviens que Bernabé s'approcha de moi, camarade inquiet et charitable. Je lui conseillai de s'éloigner, il se ferait mal voir par ces gradés qui m'avaient à l'œil. Pour moi, tout allait du mieux possible, qu'il se rassure.

Je ne mentais pas. Je flottais dans l'indifférence d'au-delà l'épuisement. Les lettres dansaient devant mes yeux. La vie, la mort ? Ces perspectives ne m'importaient guère.

Je ne me souviens plus de ce qui se passa l'après-midi.

Je ne me souviens pas du rassemblement ni du chemin au retour de ce Golgotha.

Je n'oublierai jamais notre arrivée dans la caserne.

Notre section fit son entrée dans la cour lorsque la queue se massait déjà à la porte du réfectoire.

- En cadence, Bon Dieu ! Une ! Deux !

Un rite à suivre, probablement, cette façon glorieuse d'atteindre l'écurie sans montrer la fatigue du jour. D'autres troupes nous précédaient. Devant le bâtiment central, leurs chefs ordonnaient simplement

l'arrêt, la dispersion des rangs. Notre section, seule, continua à défiler. Notre lieutenant hurlait, noir de zèle, nous repartions pour un autre tour de la cour.

- Allons, du ventre ! Une ! Deux !

Et nous avançons, condamnés.

- Hé bien, en piste pour une troisième resucée ! On continue. Vous y arriverez, mes gars !

Je me souviens de ma lucidité, alors.

Tout en marchant, je fis sauter la jugulaire du casque.

Personne n'échapperait au spectacle.

Je relâchai discrètement la bride de mon fusil.

Je me trouvais au milieu des rangs, pauvres types que les autres regardaient cogner du talon.

Je me souviens que je choisis le moment où nous passerions devant la troupe agglutinée devant le réfectoire.

Toute la caserne profiterait de mon *happening*.

Alors, je poussai un hurlement de rage, je me mis à bondir dans les rangs, flamme de lièvre, à sauter, à gigoter, à gueuler, à lancer les bras, les jambes, à danser, je jetai mon casque en l'air, je jetai mon fusil par devant, mon barda par derrière, sur les têtes de mes camarades, n'importe où, tant pis, j'arrachai ma vareuse, elle tournait dans le ciel, je levais les mains et je chantais à tue-tête.

"Mon capitaine, assez d'bataille..."

Les rangs, bien sûr, n'y résistèrent pas. La débandade ! Mes camarades reculèrent, se protégeant comme ils pouvaient de ce furieux pris d'extravagance.

Je me retrouvai seul à m'agiter, au centre d'un cercle spectateur, je piétinai mon barda, je ne l'avais pas expédié bien loin

"Fais les crever, moi, j'm'en fous bien..."

Le lieutenant ordonna la dispersion de sa troupe déjà disloquée mais personne ne l'entendait plus. Des clameurs montaient parmi les affamés massés devant le réfectoire, qui se précipitèrent pour profiter de l'esclandre. Une foule rigolarde m'entourait. Le lieutenant bouscula le cercle, entra dans l'arène. Je hurlai : "Une ! Deux !" puis je me laissai tomber à terre, de tout mon long, comme j'avais vu en photographie des non-violents le faire, je fermai les yeux. Le lieutenant grognait : "Le con ! Le con !". Je m'attendais à des coups mais il dut tourner les talons, rien ne vint, je ne l'entendis plus. J'entendis les ordres des caporaux poussant les badauds au réfectoire.

Les voix de Bernabé et de Calmels me firent ouvrir les yeux. Ils me soulevaient par les épaules.

- On te ramène au dortoir. Tu vas te reposer.

- Le bordel que tu leur as foutu !

- Je ne veux pas tuer. Je ne veux pas faire tuer. Je ne me mêlerai pas de leur guerre.

Le lendemain matin, je ne me rendis pas à l'appel. Je ne quittai pas la chambrée. Un planton se présenta. Il avait mission de me conduire à l'infirmerie. Je l'accompagnais jusqu'à ce minuscule bâtiment récent, clair et propre. Un jeune docteur m'ausculta, manifestement un appelé lui aussi, blondin qui

prenait l'air sévère derrière des lunettes insignifiantes. On l'avait informé à mon sujet. Il savait que je boudais les repas. Certes, reconnaissait-il, la nourriture de la cantine n'engageait guère l'appétit. Avais-je déjà eu cependant des problèmes avec mon foie, mon estomac, tout autre organe digestif ?

Je répondis la vérité : je ne mangeais plus parce que je ne supportais pas cette vie guerrière et préférais mourir. Pour y parvenir, je n'avais pas trouvé meilleur moyen que la complète abstinence. Cela marcherait, non ? Cependant, médecin, m'aiderait-il à abréger cette épreuve ? En soulagerait-il les souffrances ? À coup sûr, il disposait de médicaments adéquates, qui allégeraient les dernières douleurs. Puisqu'aussi bien j'avais pris ma décision, pourquoi prolonger une vie désormais intolérable ?

Je parlais à un bidon, il fit celui qui n'entendait pas. Il ne laissa percer aucune allusion à mon esclandre de la veille. Il décida que j'avais besoin de repos. Je resterais à l'infirmerie, en observation. Ici, dans la claire chambrée, quatre lits seulement - et aucun autre patient. Je m'assis sur le lit le plus reculé et demeurai en prostration face à la baie vitrée entrouverte, elle donnait sur un coin de pelouse.

Je fumais. Je finis les quelques cigarettes qui me restaient en poche et froissai le paquet. Poison ! Le tabac se conjugait curieusement avec la faim, il tapissait la bouche d'un plomb acre et jetait des braises dans les poumons.

Je demeurai ainsi toute la matinée, je n'ai montré que mon dos immobile. Je ne me retournais pas lorsque j'entendais aller et venir dans la pièce. Quelqu'un s'étendit quelques instants dans l'attente d'un pansement. Il gémit, m'adressa la parole. Je ne répondis pas, je ne bougeai point. Cette indifférence s'imposait à mon corps, la faim m'alourdissait d'hébétude. Le monde extérieur s'estomperait-il ? Un médecin-chef passa, aussi. Il portait un uniforme chamarré, déguisement de charlatan. Il m'ordonna de me mettre debout puis aussitôt me fit rasseoir. Il hocha la tête, il se tourna vers le jeune médecin qui le suivait.

- Vous avez bien fait, dit-il.

J'avais déjà repris mon poste d'observation de la pelouse.

À midi, j'eus droit à un plateau apporté de la cantine. Je n'y touchai pas. Je lui tournai le dos. De temps en temps, je lorgnais le yaourt. Seulement le yaourt, cela ne porterait aucune conséquence. Tu tendis la main. Tu demeuras la main suspendue. Tu retiras la main. Non ! Ecoute ton ventre se tordre, mon vieux, et tires-en la joie de tenir le droit-fil de ta décision !

J'avais surtout envie d'une cigarette. Le tabac m'aurait coupé l'appétit que les odeurs de nourriture réveillaient. Je dépliai le paquet froissé de '*caporal ordinaire*', je le reniflai avec gourmandise. Dans mon

armoire métallique, là-bas, j'avais à peine entamé la ration de tabac distribuée le premier jour.

Un planton s'agitait à l'accueil de l'infirmierie. Je profitai d'une de ses courtes absences pour me glisser au dehors. Je marchai lentement, mon souffle devenait court. Je traversai la cour déserte, me dirigeai vers la chambrée. Des bruits de manœuvres parvenaient du champ d'entraînement à la grenade. Personne dans les escaliers, personne dans la chambrée. J'aurais aimé serrer les mains de Calmels et de Bernabé. Je me ruai sur ma provision de tabac, j'ouvris un paquet, me glissai une cigarette aux lèvres. Merde, j'avais laissé les allumettes à l'infirmierie !

Un sursaut de honte me traversa alors l'esprit. Admirateur de Gandhi, de cette stratégie non-violente qui avait conduit à la décolonisation de l'Inde, j'avais souvent regretté que les Algériens n'appliquassent pas les mêmes méthodes, éprouvées, pour forcer leur libération. Je l'avais souvent reproché à mon copain Karim : tu milites pour l'Indépendance et tu achètes le tabac qui te colonise ! Chaque gauloise que tu grilles vote contre ton F.L.N. ! Oui, j'y songeais souvent, la dépendance au tabac fondait la soumission politique. Hé bien, ces beaux principes, ne valaient-ils pas aussi pour moi ?

Je retirai la cigarette de ma bouche. Je la froissai entre mes doigts. Je glissai deux paquets de caporal sous le traversin de Calmels, deux autres sous celui de Bernabé et vidai le paquet ouvert sur mon lit. Ils comprendraient. Je raflai quelques affaires

personnelles, brosse à dents, livres, papier et ces enveloppes timbrées que Tsio avait glissées dans ma valise.

Quand le planton de l'infirmierie me vit revenir, je le surpris beaucoup. Il n'avait pas remarqué ma disparition. Il se mit en colère.

- Tu joues au con ? Conseil d'ami : recommence jamais ça ! Jamais ! Un truc à me faire dégommer en Algérie, salop...

Que lui répondre ? Je souris.

Ainsi ai-je cessé de fumer pour la première fois. Entreprise pas si difficile : le manque de tabac offrait une diversion aux privations de nourriture. Les douleurs ajoutaient leurs élans vers l'absence : que s'ouvre le désert pour accueillir Dieu ! S'Il existe.

Je passai l'après-midi à écrire une longue lettre à Jeanne. L'épuisement de la faim ralentissait ma plume. Je parvenais mal à raconter froidement la situation des encasernés entraînés pour le meurtre, à expliquer mon refus de violence, à narrer mes naïfs gestes, à affirmer ma détermination d'en finir sans tomber dans l'attendrissement. Oui, j'avais surtout difficulté à prononcer l'adieu que voilait cette lettre probablement ultime. J'écrivis aussi à Tsio. Je le rassurai. Je lui racontai que j'avais déjà lié amitié avec des copains de régiment, Calmels et Bernabé. Qu'il ne s'inquiète pas ! Je n'ajoutai pas qu'il aurait tout son temps pour la peine.

Je buvais de l'eau, énormément, penché aux robinets des lavabos. Dans une biographie du Mahatma Gandhi, j'avais lu qu'en cas de jeûne prolongé, il fallait boire pour écarter la souffrance. Cela permettait d'éliminer les toxines sécrétées par le corps brûlant ses graisses, ses chairs, pour se maintenir en vie. M'obsédait l'anecdote des lapins de Claude Bernard, fameuse en épistémologie quand il s'agit de montrer le fonctionnement de la méthode expérimentale. Comment le grand physiologue remarqua-t-il que des lapins laissés sans nourriture ne produisaient plus l'urine trouble des herbivores mais celle, claire, des carnivores. Mon cas n'avait rien à voir avec cette histoire de lapins mais, je ne sais pourquoi, je me regardais pisser limpide avec satisfaction. Au fond, je ne me tenais pas disposé à mourir.

Je flottais dans moi-même. J'avais dépassé le cap des lancinements. Je voguais dans un état qui ressemblait à une douce griserie, quand les rires mécaniques se déclenchent sans raison, quand on croit posséder sur le monde l'autorité des drogués. Mais il suffisait d'un plateau de nourriture pour escamoter cette jubilation. Celui qu'on m'apporta le soir provenait du mess des officiers. L'odeur de persillade réveilla mes crampes d'estomac. Je savourai cette douleur avec orgueil : j'imposerais ma volonté de jeûne aux instincts de l'appétit ! Je me condamnai à rester immobile devant le plateau.

L'infirmier de service n'osait pas l'enlever. Je finis par le poser par terre, dans le couloir.

Je vécus trois jours ainsi, retiré dans cette infirmerie, à observer les odeurs refroidir sur les plateaux-repas, à relire les sempiternelles pages de Rilke au point de ne plus rien comprendre, à ruser avec un parfum d'orange sur la pelouse. Je rêvassais à des cuisines, à ma pauvre grand-mère quand elle rusait avec la daube, le civet tandis que Pépé préparait les gnocchis, sa spécialité, les gnocchis aux herbes sauvages que nous cueillions sur les remblais de l'oliveraie, l'été passait par la fenêtre aurolé de l'ancien bonheur des farcis que les uns préféraient craquants chauds du four, d'autres froids du lendemain quand ils avaient pris leur mesure de pâtés. Je vivais dans un temps qui n'existait plus guère. Allais-je disparaître ? J'envisageais mon terme avec calme. En même temps, je m'accordais la chance qu'on me réforme, qu'on m'expulse de l'armée : je ne devais pas me dépêcher de mourir.

Je ne me souviens guère des gens, de leur visage, de leur voix.

Je ne me souviens pas du détail de mes gestes.

Je ne me souviens pas du déroulement des événements mais seulement de moments fragmentés, déliés comme une liasse de cartes postales.

Je me souviens qu'un matin, celui du quatrième jour à l'infirmierie, oui : le quatrième comme je le calcule aujourd'hui, le matin du lundi, le docteur m'informa de mon sort. Je souffrais de "troubles gastriques". La nourriture de la caserne ne me convenait pas. Il me fallait suivre un régime. Au fond, j'avais besoin de bouillon de légumes, dit-il. L'infirmierie ne disposait pas de budget pour acheter des poireaux au marché. On ne pouvait donc pas me traiter ici. On allait me transférer à l'hôpital de la région militaire. Je partirais donc pour Lyon. Ainsi parlant, il souriait.

Je n'eus garde de détromper tant d'élégance, de lui répéter ce que je lui avais clairement annoncé : ma décision de mourir pour ne pas tuer. Je compris qu'il n'avait pas voulu entendre mes propos. Il me donnait les raisons officielles de mon évacuation vers l'hôpital militaire. Il se débarrassait d'un patient sulfureux.

En fait, au bout d'une semaine d'abstinence, je ressemblais à un zombi. Je ne me souviens guère de mon transfert de la caserne de Clermont-Ferrand à l'Hôpital de Lyon où m'emmena une jeep couverte marquée de la croix-rouge.

Je ne me souviens pas non plus des détails de mon admission à l'hôpital militaire, comment je me défais de l'uniforme et de mes affaires personnelles. Ces procédures eurent bien lieu puisqu'ensuite, j'ai vécu en pyjama, le pyjama bleu imposé à tous les patients avec une brosse à dents dans la poche, et que je n'ai

plus disposé de rien de personnel, même pas de mon livre, même plus de ma montre-bracelet.

De ce dépouillement, je n'avais réussi à sauver qu'une sorte de court chapelet fait d'étranges graines exotiques, objet indien comme j'en reverrai à la mode, longtemps plus tard, lors des années hippies, et que le peintre Denise Perrier, persuadée que je partais affronter les tueries des combats, m'avait glissé comme amulette "qui me protégerait", en me faisant promettre de ne jamais m'en séparer si bien que toutes les fois que je devais me mettre nu, je cachais dans mon poing serré ce gri-gri. Habituellement, je le dissimulais sous une manche, en simple bracelet noué au dessus du coude.

Étrange hôpital où tous les malades affichaient l'éclat de la jeunesse et des manières de virilité, hôpital sans femme, sans vieillard, sans enfant. Hôpital abondant en estropiés athlètes emmaillottés de bandelettes, comme des bouts de momies dépassant des pyjamas. Corridors, escaliers cliquetant de béquilles. Hôpital sans visiteur. Les visages encore poupins fondaient en larmes sur des enveloppes déchirées.

Je me retrouvais dans un vaste dortoir sombre, d'une trentaine de lits, tous occupés. Aucun blessé, ici. Je compris qu'il s'agissait du service des maladies gastro-intestinales. Sur le coup, je me demandais ce que je faisais là; j'avais déjà oublié les propos du médecin de l'infirmerie.

À partir de ce moment-là, je décidai d'entrer dans le silence. Je ferais le mort. Je fermai les yeux.

Les autres patients menaient joyeuse vie. Ils ne souffraient guère. Il s'agissait de rapatriés des combats d'Algérie. Il ne considéraient pas la gravité de leur état. Cela ressortait de leurs propos : grâce à la maladie, ils échappaient à la mort des embuscades. Quelle aubaine !

Parmi eux, régnait une grande-gueule qui remuait beaucoup d'air. Il prenait soin de clamer qu'il appartenait à la race supérieure des engagés volontaires chez les paras, lui, pas comme ces enculés d'appelés qui faisaient leur service sous la contrainte. Ah ! Il en avait cassé du bougnoule en Algérie, et vivement qu'on lui guérisse le bide, qu'il retourne là-bas finir le boulot ! J'entrouvris les paupières. J'aperçus un petit mec nouveau, court sur pattes qui se forçait à arpenter le dortoir à grandes enjambées. Il ne supportait pas que quelqu'un lise, il se moquait de lui, lui arrachait le journal. Personne n'osait protester. La terreur au front étroit.

Il ne s'attaqua pas tout de suite à moi. Il me guettait. Le genre de rouleur-de-mécaniques qui compte sur la veulerie des nouveau-venus pour étendre leur empire. Je ne réagis pas. Alors, il laissa entendre à haute voix qu'une bleusaille a le devoir élémentaire de se présenter sans qu'on le lui demande. On voulait savoir à qui on avait affaire, merde ! Il tournait de plus en plus près autour de moi. Il cogna dans mon lit. Je ne réagis point. Alors il

s'approcha tout à fait, je sentis son souffle sur mon visage, il hurlait : « T'as pas de nom, Ducon ? » Je n'ouvris pas les yeux, je ne fis aucun geste. Allait-il me gifler ? Qu'attendait-il ? Puis je sentis qu'il reculait. Il grognait. Je l'entendis s'éloigner.

- A pas trouvé le bon hosto, ce con-là ! envoya-t-il à la cantonade. A sa place chez les timbrés...

Les savants médecins qui le lendemain m'auscultèrent, lui donnèrent raison. Je refusai de leur inventer le moindre symptôme. Comme précédemment, j'expliquai que je désirais simplement m'absenter d'une vie qui ne me concernait plus. La nourriture me répugnait : elle perpétuait ma présence. Si j'allais du corps ? Mon Dieu, non, je ne me souvenais pas. Voilà bien une semaine que mes intestins ne subissaient plus ces contraintes. Je m'approchais des anges. À la suite de ces réponses, je ne fis pas long feu dans le service de gastro-entérologie : ils n'allaient pas s'encombrer d'un suicidaire décidé à leur faire péter au nez une macabre affaire. Dans l'heure, je me retrouvai "chez les fous".

Une cellule où s'entassaient six personnes, une cellule dont on avait oté le battant de porte et grillagé la fenêtre. Six grabats de fer, à l'ancienne, barreaux étroits et lourds, se juxtaposaient, coinçant de minuscules chevets en tôle peinte. J'eus de la chance, je bénéficiai de l'emplacement contre le mur, cela me permettrait de m'isoler.

L'étage réservé aux maladies mentales se composait ainsi d'étroites alvéoles, conçues à l'origine pour isoler chaque patient, mais aujourd'hui surpeuplées de rescapés de la guerre d'Algérie, à l'instar de celle où j'avais échoué. Elles s'ouvraient sur un couloir central. On avait supprimé la plupart des portes, cela facilitait la surveillance.

Je passais le plus clair de mon temps sous le drap, le nez collé au mur. En isolement intérieur. Dans cette cellule, j'ai strictement poursuivi mon vœu de silence. Je n'ai parlé à personne, je n'ai répondu à nulle interpellation, même d'un regard. Mais je dois le reconnaître : ici, je ne butai pas, comme chez les gastriques, contre un coq de dortoir. Chacun respecta mon mystérieux mutisme. Une fois, une infirmière s'avisa de m'interpeller, de m'interroger, de me tirer des draps, elle m'obligea à m'asseoir, elle s'enflamma de mon refus de toute parole, je gardai les yeux baissés, la bouche close d'un sourire. Aucune hargne : le sourire ! Elle finit bientôt par remballer sa vindicte, par reculer, domptée. Inquiétant, le sourire !

Au fil des jours, les conversations échangées au pied de mon lit me renseignaient sur mes compagnons de cellule. Je découvrais l'univers de la folie tranquille. Il y avait tout près de la fenêtre le bavard empêtré dans ses béquilles, il ne parvenait plus à marcher, prétendait-il, il s'écroulait sur place au moindre mouvement, mais les docteurs ne lui avaient trouvé aucune lésion : le handicap se situait dans sa tête. Il l'admettait. Il disait pompeusement : «

Je me déconnecte de mon complexe d'accident ! » Il montrait un formidable appétit de médicaments. Il suppliait l'infirmière qui distribuait les cachets : « Deux seulement ? Le double, va, je sens que ça me fait du bien ! Mon corps le demande. » Il parlait de sa fiancée. Voudrait-elle encore de lui s'il marchait avec des béquilles ? La belle-famille accepterait-elle le mariage maintenant qu'on l'avait envoyé chez les fous ?

À côté de lui, s'agitait un drôle de sifflet. Il souffrait de bonne humeur, celui-là, de gaieté pathologique. Dangereux, le guerrier qui rit dans les embuscades ! Maladroit celui qui se gondole en visant l'ennemi ! La guerre, sérieuse affaire, ne s'accommode pas des rigolards. On l'avait donc rapatrié afin de soigner ses débordements de joie. Le malheureux, drogué aux tranquillisants, demeurait prostré de longues heures dans une béatitude de somnambule puis il pétait les plombs, soudain, les quintes de rire lui secouaient le ventre, déplaient sa gorge, débordaient de son cou, l'étouffaient. Il avalait des goulées d'air comme un poisson qui se noie hors de l'eau. Il s'éclaboussait de larmes d'hilarité. Et ces éclats déclenchaient les sanglots de son voisin, neurasthénique classique qui se consolait en se rongant les ongles et en se balançant d'avant en arrière pendant des heures.

Le suivant, garçon joufflu et lent, à la carrure de moissonneur, se montrait affable et même servile, importunant chacun sans cesse à la recherche de

quelque service à rendre, un vrai bureau de bienfaisance à lui seul. Difficile au premier abord de connaître les troubles qui l'affectaient. J'enrageais de ses gros bruits de bouche. Il mastiquait des biscuits d'écolier en lisant des Mickey. Ces bandes-dessinées puériles le jetaient dans la gourmandise. Léger retardé mental ? Pas au point de justifier un séjour en psychiatrie, certes. Par la suite, je compris qu'il sortait du grand séminaire. Il avait prononcé les premiers vœux ; Il avait monté la garde sur un piton des Aurès, face aux rocs du désert. Cette faction lui avait bousculé le mental, il se retranchait en enfance comme derrière un rempart, naïve protection.

Aussi normal d'apparence, mon voisin immédiat. Seulement, au premier soir de mon séjour, quand s'alluma l'ampoule du plafond, alors qu'à mon habitude je demeurais étendu, le drap rabattu sur mon visage tourné contre le mur, des coups de poing s'abattirent sur mes jambes, une bataille s'engagea contre mon lit, un affrontement bestial, démoniaque, des hurlements rauques d'hostilité, on se cognait puis j'entendis le choc d'un corps s'écroulant dans l'étroit passage. Le pugilat se raidit, trembla, des soubresauts d'agonie le terrassèrent, un râle de vaincu s'éleva de dessous mon lit. Je me souviens que j'eus peur.

Qui m'avait attaqué ? Qui voulait m'abattre ? Un fou rendu furieux par mon silence ? Je ne me défendrais jamais, je me laisserais écraser. Je n'avais pas bougé. Je serrais dans ma paume le bracelet de Denise, je déroulais mentalement une prière. Je ne

connaîtrais pas le visage de mon bourreau. Qui m'avait défendu ? Dans la cellule, tout le monde s'agitait. Une infirmière ne tarda guère.

- Vous affolez pas ! Il a eu sa crise, voilà tout ! De l'air, dégagez quelques minutes... Tout va bien se passer. Il n'a pas mordu sa langue.

Puis, accroupie entre les lits, elle entreprit de cajoler avec rudesse le pauvre estourbi. Elle le rassurait, l'interpellant comme une personne égarée au loin.

Mordre sa langue : cette allusion m'éclaira. J'avais entendu dire que les accès d'épilepsie tétanisaient les mâchoires avec une telle force que certains malheureux se taillaient la langue de leurs dents. L'épilepsie, voilà ce dont souffrait mon voisin immédiat. Il venait d'avoir une crise. Et moi, j'avais interprété ses gesticulations comme une lutte dont, quel orgueil ! je me croyais l'enjeu.

L'infirmière fit mettre le malheureux dans ses draps. L'épreuve l'avait fatigué, qu'il se repose ! Machinalement, elle s'appuya des fesses sur mon lit, une personne volumineuse à ce que je sentis ; elle réalisa alors qu'il y avait, allongé-là, un fantôme qui n'avait pas bronché. Elle tira le drap de dessus mon visage, je gardai les yeux fermés, comme si je dormais. Je compris qu'elle m'observait. Puis elle rabattit le drap.

- D'où il sort, celui-là ?

- On ne sait pas. Il ne parle pas.

En face de notre cellule, on entendait parfois des cris, des coups contre trois portes fermées - les trois seules portes qui existassent encore dans ce corridor béant. Une fois, me levant pour boire, j'avais entrevu une de ces trois cellules qu'une porte défendait. Leur dénuement m'impressionna : cuvette nue, meubles construits, murs délabrés. On y claustrait les aliénés sauvages, les violents.

Pendant la première semaine de mon séjour, un râle se leva. Il résonnait au long du corridor, tournait dans chaque cellule, cognait les têtes, glaçait les cœurs. Un brame moribond, de jour comme de nuit, inlassable, une lamentation qui respirait comme un pourrissement d'automne. Un gendarme agonisait de la cirrhose. Il s'éteignit d'un cri au bout de trois jours

Dernier arrivé dans cette cellule, je croyais bénéficier pourtant de la meilleure place, le lit accolé au mur, ménageant un côté d'isolement. Dès la première nuit, je compris la raison de cette faveur : les cafards grouillaient. Mon lit se trouvait aux premières loges, la vermine arpentait les murs, envahissait ma couverture. De fines bestioles couleur de miel, de la longueur de l'ongle, leurs antennes frémissaient de délicates danses, quelque chose d'oriental. Je n'en avais jamais vraiment examiné. J'aurais dû ressentir du dégoût. Pas du tout. Je les trouvais élégants, courageux, actifs, ces cafards compagnons. Avaient-ils leur Algérie ? Y menaient-ils des guerres ? Je leur soufflais dessus légèrement, par jeu, pour les égarer.

Ils levaient une élytre, tanguaient, repartaient de plus belle. Que broutaient-ils ? Que recherchaient-ils ? Avaient-ils faim ? Comment ça se passe, la faim, dans une carapace de cafard ? Lui donne-t-elle plus de légèreté ? Voilà, je tournais le dos aux humains et entraais en familiarité avec les insectes du mépris.

Dans '*Le Petit Chose*', bible de mon enfance, Alphonse Daudet ne mentionnait-il pas déjà les cafards lyonnais ? Le malheureux héros les découvrait lorsque la misère chassait la famille loin des cigales de Nîmes. Je ne me souvenais guère des péripéties de l'histoire mais l'émotion qu'alors ce roman me tirait, je l'éprouvais toujours vive en moi. Chers cafards où tremblait le meilleur des premières lectures ! Daudet les appelait babarotes, je crois, mot affectueux, surnom de grand-mère russe bruissante de jupons à la Pouchkine. Je glissais ma tête sous les draps, m'endormais en fraternité des cafards aventureux qui pousseraient leurs explorations sur l'oreiller. Je songeais que si je mourais bientôt, un linceul comme ce drap recouvrirait mon visage figé et des insectes, amis des ténèbres, visiteraient mes narines refroidies pour leurs banquets funèbres. Le sommeil m'accoutumait à ces agapes. Loin de m'en affliger, je goûtais à cet entraînement macabre une narquoise satisfaction.

Chaque soir, peu avant l'extinction des lumières, une infirmière passait distribuer des pilules.

- Allez, tout le monde dans son lit !

Ainsi ne confondrait-elle pas les différents médicaments que, selon une liste détaillée, elle avait préparés pour chacun des patients.

Le premier soir, alors que je n'avais rencontré aucun médecin du service psychiatrique et ne tombais donc sous l'injonction d'aucune ordonnance médicale, l'infirmière de service, blonde aux opulences maternelles, une de ces matrones à la brusquerie généreuse, me remit d'autorité deux pilules à avaler. Bromure ? Somnifère ?

Mes compagnons de chambrée l'appelaient familièrement Madame Laura qu'il prononçaient à l'italienne, La-ou-ra. Elle connaissait chaque malade par son prénom. Elle me demanda le mien. Je ne répondis pas. Cela la fit rire.

- Tu as ton caractère, petit !

Elle me tendit aussi un gobelet à moitié rempli d'eau.

Je pris les pilules et les posai sur la tablette du chevet.

Je pris le gobelet et le posai sur la tablette du chevet.

- Il faut m'avalier ça tout de suite, dit-elle. Devant moi. Je veux te voir. Allez, zou !

Elle reprit le gobelet et me le mit dans la main. Je souris. Tous les regards de la cellule se tournaient vers nous. Je levai le gobelet et, toujours souriant, lentement, visiblement, j'en versai l'eau par terre. Madame Laura recula d'un bond.

- Mes pieds ! Ça t'amuse ?

Avec irritation, elle s'empara des pilules, me les plaqua sur les lèvres, les introduisit de force dans la bouche.

- Avale, petit !

Quand elle retira sa main, je repris mon sourire et d'un coup de langue rejetai les deux pilules qui ricochèrent sur mon menton. Bien entendu, la scène faisait s'esclaffer le joyeux drille de la cellule et sa gâité se communiqua aux autres lits. Décontenancée, Madame Laura renonça, elle en référerait au docteur, je ne perdais rien pour attendre, menaçait-elle. Les rires continuèrent. Alors pestant contre l'étage tout entier, ce ramassis de dingues, elle continua sa tournée. Je m'enfouis à nouveau sous les draps, pas vraiment fier de moi, non, à cause des opulences.

Que faire tout le jour sans livre, le nez contre un mur ? Mes pensées revenaient invariablement à des nourritures. J'imaginai des repas. J'échafaudais des menus de fête entre copains et copines. Si j'en réchappais, je me mettrais sérieusement à la cuisine, promis ! Ma préférence allait aux plats uniques, roboratifs et accueillants, de ceux qu'on partage en communauté de jeunes appétits, qu'on étire facilement quand il faut rajouter à l'improviste l'assiette d'un nouvel ami. J'en dressais des listes. Le pot-au-feu. Le risotto. L'aïoli. La pastachouta. Les farcis. La choucroute. Le cassoulet. Les salades à l'américaine. Le parmentier. Le couscous. La potée. La paëlla (économique, à la Renée Deleuze). La fondue.

Les pommes de terre au lard. La piperade. Le bœuf aux carottes. La pizza. Les ragoûts de toutes sortes. Le petit salé aux lentilles. Les fumets de tant de banquets me montaient à la tête. Je les éventais de quelques prières. *Mais (comme dict le comique) son âme errait en la cuysine.* Tartuffe ! Je demanderais à ma tante Marie la recette de ses crêpes fourrées façon cannelloni, à Tsia Lucie celle de ses champignons "sanguins" au vinaigre. Et la morue aux poireaux-olives noires de Juliette. Le tian de Florentine. Les gnocchis de Pépé. La daube d'Adèle. J'imaginai des pans-bagnats dégoulinants. Un œuf dur, quelles nuances de goût possédait-il exactement ? Le laisser rancir l'affinait-il ? Quand grand-père venait nous voir, nous nous disputions sa manière à victuailles pour y dénicher les œufs durs qui avaient voyagé toute une nuit en troisième classe. Ils avaient un parfum d'escarbilles et d'espace, et aussi le relent jaune et bleu de Pyrénées lointaines, prometteur d'herbages, de vacances. Si jamais je reprenais le train, promis : j'emporterais des œufs durs dans ma valise. Comment avais-je négligé telle merveille ? En mangerais-je encore un jour ? Alors, les yeux fermés j'en détaillerais les bonheurs, je me le promettais.

Curieusement, je restais plusieurs jours avant de rencontrer un docteur. M'avait-on oublié ? M'avait-on mis en observation à mon insu ? Les infirmières ne m'obligeaient plus à absorber de médicaments, la scène de l'autre soir avait porté. Je ne me présentais

jamais au réfectoire du bas où personne ne remarquait mon absence. Des heures durant, je me promenais dans les espaces vaguement verts autour de notre bâtiment. La faim ne me tirait plus. Quelquefois seulement, une odeur de cantine, le craquement d'un biscuit grignoté par le séminariste, ou même dans mon sommeil un rêve d'oignon frit réveillaient mes entrailles. Cela tenait du feu, de la morsure, de la torsion, comme si je m'engrossais d'un poudingue d'épines, de braises, d'ongles... Une goulée d'eau calmait ces violences. Je retrouvais vite la légère, la savoureuse griserie d'un corps qui se détache de lui-même.

J'avais maigri. Je flottais dans une délicieuse béatitude, état que je comparais à l'exaltation mystique que les ermites se procurent aussi par le jeûne lorsqu'ils s'approchent du divin dans la retraite d'un désert. D'ailleurs, sans lecture, sans conversation, avais-je désir de mots : je me régalaï de prières. Je récitais mentalement des Ave et des Pater, seules prières que je connusse un peu, je les entrelardais de lambeaux de poèmes qui me revenaient en mémoire, Hugo et Rutebeuf, La Fontaine ou Verlaine. Tout cela fort exquis dans l'état de ludion où je dérivais.

Je buvais des rivières. Je ne crèverais pas empoisonné par mes toxines, je m'éteindraï de consommation. Qui m'observait si exact à ma toilette du matin, me croyait-il maniaque de propreté ? Je m'aspergeais d'eau froide. Je me rasais longuement.

Je me rinçais la bouche. Je me mouillais les cheveux et le torse. En fait, je faisais durer ce rituel pour, subrepticement, me gaver d'eau. Sinon, pendant la journée, je ne voulais pas qu'on me voie pendu à un robinet. J'attendais que l'étage s'endorme, je préférais la pénombre des veilleuses pour en secret me glisser aux lavabos. Alors je me gavais de vie, oui - d'espérance ! J'avais atterri chez les malades mentaux, et ensuite, vers quelle issue roulerais-je ? Le cimetière ou le retour à la vie civile ? Il fallait tenir. Je les forcerais à me relâcher, mort ou vif. Autant rester vif, alors. La libération m'apparaissait plausible. Je serrais dans mon poing le bracelet de graines, porte-bonheur de Denise. Il fallait tenir. On ne m'enrôlerait pas pour servir leur guerre coloniale. Mon cœur allait à l'ennemi, à son combat de liberté nationale. Mais aider ceux qui se battaient contre mes compatriotes ? Cela, non, je ne le pourrais jamais, non plus. Il fallait tenir. Je ne dévoilerais pas ma stratégie, cet aveu leur donnerait trop facilement prise sur moi : ils mettraient en œuvre une stratégie plus puissante, ils en avaient les moyens légaux, médicaux, politiques. Je ne prononcerais pas les mots "grève de la faim", ils me nourriraient de force. Je ne me déclarerais jamais objecteur de conscience, délit puni aussitôt de deux ans d'emprisonnement, indéfiniment renouvelables quand on s'obstinait dans l'objection. Je m'empiffrais d'eau, il fallait tenir.

Voilà ce que je ressassais au long des nuits sans somnifère, au long des journées passées à déambuler

en pyjama autour du bloc hospitalier. J'adoptais ma démarche le plus mécanique. La routine de la prière m'y aidait. À chaque pas une syllabe : don', nez, nous, au, jour, d'hui, no, tre, pain, quo, ti, dien... Je prenais invariablement le même itinéraire, le matin dans un sens, l'après-midi dans l'autre, j'arpentais l'allée herbue qui dans ce parc à l'abandon encerclait notre bâtiment, je prenais soin de rester visible de toutes les fenêtres ; à personne n'échapperait mon tournis de cinglé aux yeux baissés, égrenant une obstination d'ours en cage.

Un après-midi, un homme jeune se tenait perché au garde-à-vous sur l'extrémité du muret qui encadrait la volée d'escalier menant au seuil de notre bloc. Comme moi, comme nous tous, il portait le pyjama bleu délavé de l'hôpital. À chacun de mes tours, je le retrouvais immobile, d'une fixité de garde-à-vous et même plus : tendu d'une inquiétante rigidité tétanique. Je remarquai qu'il fermait les paupières. À quoi jouait-il ? Des passants en pyjama entraient et sortaient, profitant de la douceur ensoleillée du jour, certains riaient en compagnie. Cette agitation ne le touchait pas, il gardait sa position de statue. Je terminais ma promenade lorsque je le vis basculer et s'abattre de tout son long, raide, les bras collés au corps. Il se fracassa sur les dalles en contrebas, juste devant mes pas. Je vis son visage écrasé et le sang lui bouillonner des narines. Je le contournai, imperturbable, je poursuivis ma ronde, tandis que, de tous côtés, des curieux, des secours

accouraient. Je sentis bientôt mes genoux flageoler, mon souffle se raccourcir. Je remontai m'étendre, je m'endormis aussitôt.

Un matin, une infirmière me conduisit dans une salle d'attente. Je devais enfin passer une visite médicale. Il faisait gris. Je devenais la proie d'une sorte de démission. Je n'avais plus envie de me battre, je flottais dans le brouillard, je n'aspirais qu'à sombrer. Cette rencontre avec un médecin m'offrait pourtant l'occasion d'en finir. Mais non, je dérivais au-delà de l'épuisement.

Je n'attendis guère. Un docteur, quadragénaire à fines moustaches et à lunettes de fer, gras de poitrine, avait mon dossier sous les yeux. « Nous allons voir comment nous allons. » Je retirai mon pyjama, il me fit monter sur la balance, « Nous avons beaucoup maigri depuis une semaine ! », il posa un linge sur mon dos, il écouta mes bruits internes. Il promena la bouche froide d'un stéthoscope sur ma poitrine. Avec son petit marteau à rondelle de caoutchouc, il vérifia mes articulations. Une auscultation tout à fait convenue.

- Nous avons beaucoup maigri, dit-il, mais autrement nous n'allons pas mal du tout. Pas mal du tout, cliniquement. Un cœur à toute épreuve. Allons, dites-moi ce qui nous tracasse ?

Bien entendu, je ne répondis pas. Il consulta sa fiche.

- Nous ne mangeons pas. Pourquoi ne mangeons-nous pas ? Nous nous plaignons de la nourriture de notre caserne. De la cuisine de cantine. Admettons : rien à voir avec les petits plats de maman. Mais le moyen de faire autrement ? Nous offrons des menus équilibrés, variés, sains. Et pas si mauvais que ça. Nous devrions nous forcer. Cela nous fait vomir ?

Je secouai la tête en signe de dénégation. Non, je ne vomissais pas. Comment vomir ce qu'on ne mange pas ? Je n'avais plus envie de lui parler. Surtout pas à ce mielleux. Je regardais sa moustache onduler sur ses lèvres. Vraiment, personne n'avait sur ma fiche mentionné mon leitmotiv : l'ambition de mourir ?

- Laissez moi en finir !

- De quoi ?

- De ça. De tout. Je n'en peux plus.

- Nous allons reprendre l'appétit de vivre, aucun doute. Confiance ! Ensemble, nous allons retrouver le goût des aliments. Pourquoi refusons-nous les médicaments ?

- Laissez-moi en finir !

- Il faut prendre nos médicaments. Comment guéririons-nous autrement ?

- Laissez-moi en finir.

Il ne tira rien de plus que ces mots. Il me relâcha.

Le même jour, à midi, une infirmière vint m'apporter je ne sais quel médicament, une potion dans un gobelet. Elle m'ordonna de l'avalier. Comme

précédemment, je lui souris et me contentai de poser le gobelet sur ma tablette de chevet. Elle n'insista pas.

- Vous descendrez au réfectoire. Il faut vous nourrir.

Je me levai, passai devant le réfectoire sans m'y arrêter et sortis déambuler.

Quand je revins, le gobelet avait disparu. Je compris que les infirmières n'insisteraient pas pour me soigner malgré moi. Mais à partir de ce moment, je me sentis surveillé. Chaque fois que je revenais dans notre cellule, mon voisin de lit, l'épileptique, apparemment surpris de mon retour, quittait gravement la pièce. Pourtant, il ne tardait guère à réapparaître, guilleret. Ces agitations m'intriguèrent. Je jetai un coup d'œil dans le corridor, je le vis entrer dans le local des infirmières. Cela me parut étrange. Je vérifiai plusieurs fois son manège avant d'en avoir la conviction : il m'espionnait. Il n'y avait aucun hasard si je le voyais entrer dans les toilettes au moment où je me penchais sur le lavabo pour boire. Les infirmières l'avaient chargé de cette mission : les informer de mes mouvements. Que lui avaient-elles raconté pour qu'il accepte cette basse besogne ? Que je voulais mettre fin à mes jours, qu'il convenait de me protéger contre moi-même ?

À partir de ce moment surtout, j'attendais que tous dorment pour aller boire sans bruit. Cependant, dans la journée, il arrivait parfois, rarement, que l'estomac, désassoupi, se rebellât de faim. Le seul remède alors consistait à boire.

Je craignais l'épileptique : s'il m'apercevait penché à un robinet ? S'il allait le rapporter ? Une fois qu'il rôdait, l'œil épinglé sur moi, je m'enfermai dans un chiotte de notre étage, tirai la chasse et recueillis au creux de mes mains l'eau tombant dans la cuvette. Sur le moment, dans l'urgence de la douleur, cette façon me parut toute naturelle. Ensuite, j'imaginai une solution plus élégante : je filais déambuler au dehors puis, entre deux tours de piste, je remontais à l'entresol, je me glissais dans les lavabos à l'entrée du réfectoire. Ils ne désemplissaient pas, des malades de toutes sortes, personne ne m'y remarquait plus.

Le lendemain de la visite médicale, à l'heure du déjeuner, une élégante infirmière entreprit de me nourrir. Elle devait avoir mon âge. Un sourire fonctionnel, des paupières bleues, des lèvres impeccablement fardées, des cheveux platinés ramassés en chignon, tout lui donnait un air de dame du monde égarée dans une blouse blanche. Elle me conduisit dans une petite pièce où, sur la table en formica, nous attendait un plateau-repas, purée, jambon, yaourt.

- Je veux vous voir manger.
- Désolé, mon Capitaine. Je ne veux pas manger.
- Vous n'aimez pas ça, la purée ?
- J'aimais ça, oui. Ailleurs qu'ici, mon Colonel.
- Ne me donnez pas du Colonel ni du Capitaine. Je n'ai que le grade de sergent. Vous allez vous forcer. Ça descend tout seul.

- Compliment pour votre grade de sergent, mon Sergent. Pour moi, vos yeux valent deux étoiles. Promotion : Général !

Je lui souris. Je tressai du madrigal ! J'avais envie de lui embrasser la main, la nuque, de la serrer dans mes bras. Des siècles que je n'avais rencontré une personne désirable de caresse. Je ne fis pas un geste. Elle attendait. Elle m'encouragea à manger de façon très courtoise, presque maternelle. Une grande sœur. Finalement, elle piocha une cuillerée de purée et me la posa au bord des lèvres.

- Allez, faites-moi plaisir !

Je lui fis plaisir : j'ouvris les dents. Elle me fourra la cuillerée dans la bouche - que je ne refermai point pour rejeter aussitôt cette purée mêlée de salive. La bave me coulait le long du menton. Elle m'essuyait comme un nourrisson et comme à un nourrisson, elle me parlait, elle me grondait de désobéir. « Pas gentil, ça ! Vilain ! Très vilain ! » Je me forçais à sourire, à rester droit. En fait, la douleur me tordait. Mon ventre entrait en révolte, brûlant. L'estomac me bondissait dans la gorge pour malgré moi happer cette maudite purée.

- Bon. Cela ne marche pas pour la purée. Du jambon ?

Je secouai la tête en signe de refus.

- Nous allons essayer le yaourt, proposa-t-elle.

À nouveau, je détournai la tête.

- Les laitages ne vous conviennent pas ?

- À quoi bon, mon Général ?

La même scène se répéta, elle essaya de m'enfourner du yaourt, je le recrachai aussitôt.

- Vous y mettez de la mauvaise volonté, conclut-elle. Dites-moi ce qui vous ferait plaisir.

- Du rata à l'arsenic. J'en licherai l'assiette.

Elle fit celle qui n'entendait guère.

- Tant pis, dit-elle, pincée, je n'ai pas réussi avec vous.

- Pourquoi ne pas m'aider à tout quitter ? Mourir doucement, tout de suite, sans espérer les aléas de la guerre... Je n'en demande pas plus.

Elle se leva.

- Vos idées, à votre âge, dit-elle, je trouve ça dommage.

- Je peux m'en aller ?

Elle hocha la tête, ramassa le plateau. Avant de refermer la porte, je me retournai.

- Mon Général, pardonnez-moi. Merci de votre patience.

Puis je courus aux lavabos noyer l'incendie qui m'embrasait le ventre.

Le lendemain, j'eus droit au psychiatre ou au psychologue, je ne sais à quel titre prétendait ce praticien en blouse blanche. Un début de calvitie, crâne rouge de blond ; une bouche jamais droite, il se mordait les lèvres ; des mains onctueuses, mains de curé. Il ne m'ausculta pas. Nous devions juste avoir un entretien. Mes réponses décideraient de mon sort, je le sentais bien. Quelles études avais-je poursuivies ?

Quelle profession j'exerçais ? Mes élèves me chahutaient-ils ? Je traçai un portrait d'intello frileux, éternel puceau reclus dans les livres, incapable de s'envoler du moule scolaire. Je ne me vantai pas de mes aventures d'acteur, de mon premier métier dans la sculpture sur bois, travaux de muscles. Silence aussi sur mes premiers poèmes publiés et même distingués par une bourse Fénéon. Quels loisirs favoris ? Mes auteurs préférés ? Je tapai dans Nerval le pendu, Antonin Artaud, le célèbre interné de Rodez... J'enfonçai mon personnage dans le sombre et le tourmenté.

- Vous faites la grève de la faim, dit-il abruptement. Pour échapper au service militaire.

Je souris. Je fermai les yeux. et les gardai fermés aussi longtemps que je parlai, cherchant mes mots. Je lui déroulai mon discours électoral.

Je n'avais rien contre le service militaire. Il fallait défendre la patrie, j'avais vécu l'occupation étrangère pendant mon enfance. Quand les gens de nos armées n'avaient pas su mener leur devoir, Docteur, que l'ennemi d'alors défilait en chantant sous nos fenêtres. J'avais vu mon père pointé par une mitrailleuse. Là où les militaires avaient failli, les civils des Maquis avaient sauvé la liberté.

En Algérie aussi, on avait beau l'appeler "pacification", il s'agissait bien d'une guerre. À nouveau. Contre un autre maquis. Ces ennemis-là n'ambitionnaient pas d'envahir ma patrie. Je ne

désertais pas à défendre mon clocher. Cela m'absolvait de tout remords.

Aux combats de la guerre, il faut tuer. Sinon, se faire tuer. Moi, je ne tuerais pas. Jamais, Docteur. Je profiterais du premier accrochage pour me laisser tuer. Aussi bien, depuis longtemps je désirais mourir. Je n'en avais jamais eu le courage. Cette guerre m'arrangeait. Le temps pour moi arrivait de conclure. Je profiterais de la violence des circonstances. Mais en vérité, j'avais déjà commencé le compte à rebours. Oui, j'avais cessé de me nourrir. Je n'irais pas jusqu'aux champs de bataille. Je m'éteindrais d'inanition, savourant le léger abandon de la vie, ultime délice à éprouver !

- Hé bien, il ne reste qu'une solution, dit-il. Vous renvoyer à vos chères études...

Il souriait, compatissant. Il écartait les bras, ouvrait les mains en attitude d'offrande. Quel faux jeton ! Croyait-il vraiment que je me laisserais prendre à une ruse si blanche ?

- Je me trouve bien ici, dis-je.

J'avais accompli le plus difficile, il ne me restait plus qu'à me laisser glisser de l'autre côté.

- Je vous en prie, gardez-moi ! Ne me renvoyez pas dans ma famille. Je verrais pleurer ma mère, cela m'ôterait le courage.

Il y eut un moment de silence. Il attendait que je crie victoire un peu trop tôt pour me recoiner dans sa nasse. Quel crédit m'accorder ? Bluff ou morbidité ? Il se leva.

- Nous allons voir ce que nous pouvons faire pour vous, promet-il

- Gardez-moi ! Dans cet hôpital, je disposerai des équipements nécessaires à l'agonie. Un gendarme, je crois, nous a quittés l'autre jour. Magnifiquement.

Le résultat ? J'espérais une décision dès le lendemain : l'annonce de ma réforme suivie de ma libération immédiate. Ou alors mon transfert dans une unité de soins, où on m'alimenterait sous perfusion. J'attendis. J'attendis de longs jours allongés par le jeûne. Je ne me rasais plus. J'allais ouvertement boire aux lavabos. J'existais ailleurs. Jours aériens, déjà célestes. Alors, oui, je me diluais dans l'indifférence. Mort, vif, que m'importait ? Je tenais le paradis dans le creux de la main.

Je ne comptais pas les jours. Par la suite seulement, j'ai calculé que mon jeûne dura vingt-huit jours. Quatre semaines glauques et fascinées. Les vacances de la faim.

Dans la matinée de ce vingt-huitième jour de jeûne, un sous-officier vint me tirer de mon lit dans la cellule. Il portait l'uniforme de mon régiment. Il se présenta comme mon garde-du-corps, je ne devais l'abandonner sous aucun prétexte. Il me conduisit chez le médecin à lunettes de fer, celui qui m'avait ausculté en premier. Médecin-chef, il dirigeait le service, je l'appris à cette occasion, on lui donnait du "mon-Colonel". Ce dernier m'annonça qu'à partir de cet instant, je ne dépendais plus des armées. Il avait

signé la décision me réformant des obligations militaires. RD2. Cela signifie réforme sans pension d'un appelé sous les drapeaux. Je devais cependant retourner à mon corps d'origine : rendre mon paquetage, reprendre mes affaires personnelles, obtenir je ne sais quelle contre-signature des autorités qui me détenaient sur leurs listes. À la caserne seulement, selon l'usage, j'obtiendrais ma libération.

Je ne crus pas un mot de ce discours. À quel supplice me destinait-il ?

Mon garde-du-corps m'emmena ensuite au vestiaire de l'hôpital. Je troquai le pyjama bleu contre mon ancien uniforme. Je flottais dedans. Je récupérai mon Rilke, mes carnets et crayons, bricoles personnelles. Mon compagnon ne me quittait pas des yeux. Le porte-bonheur de Denise me serrait la saignée du coude. Il le remarqua.

- À quoi ça sert ?

- À porter chance.

- Tu crois à ces trucs-là ?

- Pas vraiment. Une amie m'a demandé de le porter. Elle y croit, elle !

- Tu peux la remercier, vieux.

- Ah, bon ?

- T'en connais beaucoup, toi, des gugusses du contingent qui se font réformer au lieu d'aller en Algérie ?

Une jeep avec chauffeur nous attendait dans la cour devant l'hôpital. Mon gardien m'installa à l'arrière.

- Tu as une couverture à côté de toi. N'attrape pas froid, vieux ! Pas la peine de tomber malade maintenant

Il monta à côté du chauffeur. La route prit de longues heures d'une journée grise. Pentes grasses du Forez, rameaux lourds d'automne aux franges auvergnates. Ainsi le monde continuait à tourner, les lents cueilleurs de champignons, les lents troupeaux de vaches, les pommiers penchés sur les choux. Villages transparents ! La jeep ralentit au long de vignes, un groupe de canards, saugrenus, occupait la route. Les vendangeuses en fichu levèrent le nez. Je vis leur étonnement. À cause de la croix-rouge peinte sur notre véhicule ? L'une d'elles se signa. Le soleil revint sur Clermont-Ferrand, une clarté inclinée de fin d'après-midi, verdoyante.

Mon sous-off particulier me conduisit immédiatement dans mon ancienne chambrée. Il m'ordonna de tout débarrasser de mes affaires personnelles - même pas de quoi remplir ma petite valise. Treillis et paquetage militaire. Je m'efforçai de les ranger avec soin dans le sac d'uniforme.

- Dépêche-toi. Fourre ça n'importe comment, dit-il. Te fatigue pas à plier. À ce point, on s'en fiche !

Je bourrai le sac à la va-vite, le chargeai sur l'épaule et pris la valise à la main. Dans l'escalier, des brailiards rentraient de l'exercice. Derrière eux, Bernabé. Il s'approcha timidement de moi.

- Je ne te reconnaissais pas. Tu fais peur. Ils t'ont démoli !

- Foutez-lui la paix, dit mon garde-du-corps. Il n'a le droit de parler à personne.

- Courage, Bernabé ! dis-je. Tu sais, on ne peut rien contre celui qui a décidé de mourir. Rien ! Pas même le condamner à mort.

- Ta gueule ! dit le sous-off.

Il me poussa dans les escaliers, obligea Bernabé à se tenir à distance.

- Direction : le vestiaire !

Nous avons traversé la cour. Certains promeneurs me reconnaissaient. A leur mine surprise, je devinais que j'avais pas mal décliné vers le cadavre. Au vestiaire, le préposé vida mon sac, fit l'inventaire, me demanda de lui remettre l'uniforme que je portais.

- Tu as tes habits civils ?

- Non. On nous avait ordonné de les renvoyer chez nous.

Bien entendu, je mentais. Comment aurais-je pu les expédier ? Il suffisait d'ouvrir ma valise à mes pieds pour les trouver

- Bon, alors je vais te passer des vêtements de remplacement. Je n'ai pas le droit de te laisser partir avec cet uniforme flambant neuf.

Dans les minutes qui suivirent, complétant ma face hirsute, je me retrouvai vêtu en clochard militaire : pantalon effrangé, trop lâche, je le resserrai à la taille par une ficelle ; blouson maculé, élimé, puant la vieille soupe, les deux boutons du bas manquant, il pendouillait ; des godasses de clown. Bien entendu, on avait retiré toutes insignes, breloques et macarons

dont les gens de guerre se plaisent à orner leur uniforme. Lamentable fantassin ! Hé bien, ainsi travesti, alors seulement, je compris que mon destin tournait. Je m'aperçus dans un miroir. Caricature ! J'éclatai de rire.

- Tu as raison, dit mon garde-du-corps. Tu peux rire. Tiens !

De la poche de son blouson, il tira mon livret militaire et me le tendit.

- Regarde !

Le livret s'ouvrit à la page où on avait glissé un permis de transport ferroviaire. Je lis porté en écriture d'acier la mention : RD2 suivie du tampon de l'hôpital.

- Ça veut dire : réformé sans pension.

J'avais l'impression qu'il parlait à quelqu'un d'étranger. Moi, je ne ressentais ni joie ni peine. Abandonner le confort d'un corps devenu angélique ? Soudain, j'éprouvai la fatigue d'endosser à nouveau l'existence.

- Tu rendras ces vêtements à la gendarmerie de ta résidence, indiqua le préposé du vestiaire. Montre-leur ton livret, ils comprendront.

- Je t'accompagne jusqu'à la grille, dit mon gardien. Dépêchons-nous !

Dans la cour, Bernabé et Calmels m'attendaient. On se tapa dans les mains. Ils s'offraient à me porter la valise. Le sous-off les repoussa.

- Foutez le camp, Bon Dieu ! Interdit de lui parler, je vous ai dit !

Alors, ils nous emboîtèrent le pas, distants de quelques mètres. Voilà, j'allais partir. Libre. Le soir tombait, amer, sans sourire. Un officier rutilant de galons s'avavançait vers nous et quand il arriva à notre hauteur, mon gardien s'arrêta, claqua les talons, fit le salut militaire. Je l'imitai avec empressement. Alors l'officier changea de couleur, les yeux lui jaillirent du visage, il allait furieux se jeter sur moi quand tout à coup je réalisai que, portant ma valise de la main droite, j'avais salué de la main gauche, sinistre incorrection. Je laissai tomber ma valise, me raidis au garde-à-vous, envoyai un salut bien sonné de la main droite, cette fois. Cependant mon compagnon, portant l'index à son front, faisait comprendre à l'officier qu'il avait affaire à un cinglé. D'ailleurs, ce dernier se calma aussitôt : il avait remarqué mes joues hirsutes d'une barbe de plusieurs jours, mon grotesque uniforme, mes haillons dégradés de tout signe militaire. Sa colère tourna en ricanements de commisération.

Mon sous-off me fit passer par le corps-de-garde puis, sans un mot, me planta sur le trottoir devant la grille de la caserne. Libre et seul. Je me retournai. Il refoulait Calmels et Bernabé qui agitèrent la main vers moi en adieu et, bien sûr, je leur répondis de la même façon. La sentinelle dans sa guérite faisait semblant de ne pas me voir. Je lui demandai comment me rendre à la gare. Il ne répondit pas. Au prochain carrefour vers la ville, non loin, je remarquai une volée de panneaux indicateurs. Je partis à pied. L'un

des panneaux signalait ma direction. Les lampadaires s'allumèrent le long de la chaussée, aussitôt la nuit tomba. Les rues s'animaient. Je devais ressembler à un homme enivré.

A la gare, un express partait bientôt vers Lyon. Je traînais devant le kiosque à journaux, observais les paquets de bonbons, les douceurs proposées dans les corbeilles à l'étalage. Rien ne me faisait envie. Je n'avais plus faim. Presque par devoir, je me résolus à acheter un prisme de Toblerone et un paquet de caramels. Deux factionnaires de la police militaire m'arrêtèrent. J'hésitais à leur montrer mon "ordre de mission", comme ils le demandaient : après tout, je n'appartenais plus à l'armée. Ma tenue fantaisiste, bien que d'un kaki tout guerrier, les faisait douter, je le sentais. N'avais-je pas volé ces vêtements ? Alors je leur tendis mon livret militaire. Ils échangèrent des regards entendus. Ils me sourirent, ils me conduisirent au contrôle des billets, me firent passer devant le poinçonneur et m'indiquèrent le quai de mon train.

Je me proposais de savourer caramels et chocolat pendant le voyage. Je n'ouvris même pas les paquets. Je les gardai sur mes genoux, ils fondirent entre mes doigts. J'occupais une place du milieu dans un compartiment bondé et je m'aperçus à la retenue de mes voisins, que ma mine, mon odeur, ma tenue les répugnaient. Que m'importait ? Une blême tristesse m'envahissait. L'avouerai-je ? Pour la première fois, mes yeux se remplirent de larmes. Sans raison.

Homme libre, mon refus avait contraint l'implacable machinerie de la guerre à me relâcher. Je n'en tirai aucune jubilation, pas la moindre saveur de victoire. Même la faim m'avait abandonné.

À Lyon, en contrebas de Perrache, je pris le bus qui me mena dans le nouveau quartier où habitait mon vieux condisciple de l'Enset, Bernard Dumontet. Une émouvante odeur de ragoût débordait jusque sur le palier. La famille m'accueillit en héros. Le petit Cyril me reconnut à peine. Depuis combien de jours n'avais-je plus rencontré d'enfant ? Un appartement bourré de livres de poésie et toujours dans la voix de Bernard, la flamme des mots, la gourmandise des partages amicaux. Marie-Noëlle me fit très vite passer dans la salle de bain. Je retrouvai mon visage. Glabre, Cyril me reconnut. Il s'installa sur mes genoux. Je racontai mon aventure. Le ragoût ? Du mouton aux haricots. Bernard me le déconseillait. Trop lourd. Marie-Noëlle préparait pour moi une purée légère, du jambon de convalescent. J'avalai la purée légère, le jambon de convalescent. Ils ouvrirent un gouffre d'appétit au centre de mon corps. Vertige des nourritures ! Alors je piochai dans ce ragoût irrésistible. Je fondais de bonheur. Les haricots déployaient sur ma langue une fête que je n'avais jamais imaginée. Le sel, quelle félicité ! Bernard déboucha un vieux bourgogne pour célébrer ce jour. Après un si long jeûne, la première goutte de vin me gifla le sang, un coup à couper le souffle, ce genre de

torgnole qu'on éprouve à l'instant de la piqûre d'une drogue dure. Je n'avais jamais vécu cet orgasme-là.

Une heure après, un match de boxe se leva dans mon ventre. Mes entrailles cognaient, oppressaient mon cœur, me tranchaient le souffle. Une violence désordonnée, hostile, rien à voir avec les tiraillements ni les brûlures de la faim méthodique.

Bernard me vit si mal qu'il appela son médecin. Je ne pus l'en dissuader. S'il allait me dénoncer ? Hé ! le secret professionnel, alors ?

Ce brave docteur de quartier, certainement plus familier des rhumes de nourrissons que des goinfries de jeûneurs, écouta d'abord mon histoire sans trop y croire. Puis il posa son stéthoscope sur mon ventre, dont le boucan l'éberlua.

- Jamais entendu ça ! Le Niagara. Ecoutez !

Il me passa le stéthoscope. Je n'avais pas encore rencontré le Niagara mais j'entendis des mélis-mélos de tempêtes

- On va calmer ça. Vous avez de la chance, j'ai justement ce qu'il vous faut dans ma sacoche.

Il me fit avaler une potion couleur de lait, qui apaisa la bataille.

Il m'expliqua qu'un si long jeûne avait réduit mon système digestif à une complète léthargie. Voilà pourquoi la faim ne me tracassait plus depuis longtemps. Maintenant, il convenait de remettre mon ventre à l'ouvrage. Les intestins avaient un peu oublié dans quel sens diriger leur transit. Il fallait le leur apprendre à nouveau en procédant comme pour les

bébés : des boissons, des bouillies liquides, des soupes fluides, des panades, aliments souples et légers. En une semaine, je pourrais passer au régime adulte, dans la quinzaine me livrer aux pesantes débauches du haricot au mouton. Le lendemain, au petit déjeuner, Marie-Noëlle posa fièrement devant moi un bol de Blédine, empruntée à sa bonne voisine de palier.

- Ça te rajeunit, dit-elle.

Plus tard, un express presque vide me ramenait en Provence vers mon cher Tsio, vers l'atelier du bois sculpté. Debout dans le couloir, je contemplais avec jubilation les échappées vers la mer, les garrigues touchées par l'automne, la campagne ponctuée de cyprès, les étendues pourpres d'après vendanges. À quelques pas de moi, un tirailleur étincelant m'observait, un Sénégalais du célèbre camp de Fréjus, probablement. Il arborait un uniforme chamarré, plissé au fer, ruisselant de pendeloques, de pompons, de galons, d'épaulettes. Impériale élégance ! Moi, je me fagotais de lambeaux d'uniforme - et pas fâché du ridicule attaché à ma dégaine froissée de biffin en déroute. Je lui souris, bravache. Il détourna le regard. Aurais-je dû aussi claquer les talons, donner salut du plat de la main levée au front ? Qu'apprenait-il dans nos casernes ? Préparait-il déjà une de ces guerres de décolonisation qui ne manqueraient pas d'embraser le sud du Sahara après le nord maghrébin ?

Le train fendait une plaine lumineuse. Je descendis la fenêtre, je plongeai mon visage dans le vent. Entre les rangs de vignes rouge-sang, mirage, je vis danser un lièvre.

Plusieurs mois après ces événements, j'appris qu'à la réception de ma lettre, Jeanne Bessière avait informé notre ami commun le Docteur Lucien Duriez. Ce spécialiste en O.R.L., patron d'une importante clinique, bénéficiait d'un statut de notable dans la région où j'animais une équipe théâtrale. Il alerta immédiatement le député local sur ma situation. Dès la première séance hebdomadaire des questions orales à l'Assemblée Nationale, ce dernier interpela le Ministre des Armées à mon sujet. Embarras des autorités, consigné au Journal Officiel. De là, ma libération impromptue et précipitée. De là, la décision de réforme signée à l'hôpital et non, comme la hiérarchie l'exigeait, paraît-il, à la caserne. Avait-on eu peur que je meure ? Au risque de devenir un bien encombrant cadavre. Ces protections l'avaient fait craindre.

Ce récit raconte une démarche vers l'absence. J'ai donc évité toutes les formes de ce verbe, le plus commun de la langue française, qui indique l'existence. De même, j'ai omis le mot qui désigne celui que j'ai refusé de devenir.

Paris - 1997